

## GEOGRAPHIE ET HISTOIRE. (1)

Des études descriptives du milieu régional comportant énumération des curiosités naturelles, des productions agricoles, des métiers et du commerce portent, en France, le nom de géographie dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais la géographie comme discipline d'étude moderne est un rameau des études historiques, qui s'en est détaché au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Avec une rigueur qui nous paraît aujourd'hui un peu trop schématique, mais non sans une claire perception des limites des corrélations, Ernest Lavisse écrivait, dans l'avant-propos de sa vue générale de *l'Histoire politique de l'Europe* : « La nature a écrit sur la carte de l'Europe des destinées de régions. Elle détermine des aptitudes et par conséquent des destinées de peuples. Le jeu même de l'histoire crée des nécessités inéluctables : telle chose sera parce que telles autres ont été. D'autre part, sur la carte de notre continent, la nature a laissé le champ libre à l'incertitude de possibilités diverses. L'histoire est pleine d'accidents, dont la nécessité n'est point démontrable... » Quand nous exprimons l'idée que le milieu géographique d'un peuple d'aujourd'hui est fait de cadres naturels et d'héritages historiques inspirés par ce cadre ou surimposé à lui et faisant souche de milieux secondaires, nous ne faisons que plagier, souvent sans le savoir, Ernest Lavisse. Sans doute parce que, directement ou indirectement, nous sommes disciples de son élève Vidal-Lablache. Le fondateur de la géographie française moderne a nettement défini ses intentions. Pour lui, la description et l'explication d'un paysage ne sont pas une fin en elles-mêmes ; elles n'ont de sens et d'utilité que par rapport à la vie des hommes qui s'y sont installés, y ont lutté et y construisent l'avenir des générations futures. « Une individualité géographique ne résulte pas de simples considérations de géologie et de climat. Ce n'est pas une chose donnée d'avance par la nature. Il faut partir de cette idée qu'une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme. C'est lui qui, en la pliant à son usage, met en lumière son individualité. Il établit une connexion entre des traits épars ; aux effets incohérents de circonstances locales, il substitue un concours systématique de forces. C'est alors qu'une contrée se précise et se différencie, et qu'elle devient à la longue comme une médaille frappée à l'effigie d'un peuple... » (2).

L'objet de la géographie est l'analyse et l'explication de situations qui sont des rapports de forces. Le premier terme du rapport est l'homme, un

(1) Cet article publié avec la courtoise autorisation de son auteur et la Revue historique, reproduit le texte paru dans la *Revue historique*, pp. 293-304, fasc. 466, avril-juin 1963. Nos vifs remerciements à tous ceux qui soucieux de l'information des professeurs du secondaire, nous ont accordé cette liberté. N.D.L.R.

(2) *Tableau géographique de la France*, p. 8.

« homme collectif » organisé en familles, en sociétés, en Etats. Le second terme est un milieu. Ce milieu est une synthèse de données ressortissant à la géographie naturelle et à une histoire d'autant plus longue et d'autant plus chargée que, depuis plus longtemps, les hommes occupant ce milieu le façonnent et le transforment pour en faire leur habitat et la base de leur existence matérielle. Les formes de ces rapports sont infiniment variables. Elles vont du milieu effleuré ou traversé par les hommes sans être modifié par eux, comme l'océan, comme le grand désert, mieux encore la haute atmosphère parcourue par les *jets*, au milieu des campagnes exploitées depuis des millénaires, dont seule l'armature du relief et les rythmes climatiques rappellent que l'action de l'homme a des limites et que la géographie physique garde ses droits.

La libération à l'égard des forces naturelles est très inégale suivant les civilisations et suivant les lieux, de telle sorte que l'on a souvent confondu les formes de rapports entre milieu et groupes humains avec des formes spécifiques de certaines zones bioclimatiques. Elle est le résultat de conquêtes successives constituant comme autant de révolutions dans l'histoire des rapports entre les hommes et leur milieu. A une extrémité de la chaîne, l'homme sans défense contre les parasites, les microbes, les fauves ou les reptiles, exposé aux variations des intempéries, incertain de son alimentation du lendemain, promu à sa naissance à une espérance de vie de quinze ans à peine (l'Indien d'Amazonie), à l'autre extrémité, l'Américain ou l'Européen, dont à peu près tous les gestes quotidiens sont des gestes de commande de machines, qui a éliminé de son environnement presque tous les germes pathogènes, dont l'espérance de vie à la naissance est de plus de soixante-dix ans. La notion de milieu ne peut pas avoir le même contenu pour l'un et pour l'autre, lors même que certains de ses éléments sont apparemment perceptibles indifféremment par l'un et par l'autre (les données climatiques ne peuvent pas avoir le même poids sur la vie de l'un ou de l'autre).

En prenant pleine possession de leur milieu et pour prendre pleine possession de leur milieu, les hommes se transforment de telle sorte qu'il s'établit une sorte d'unité qualitative entre le milieu et les hommes qui l'occupent. La douloureuse expérience du XX<sup>e</sup> siècle européen a montré qu'au lendemain des pires épreuves, dans les circonstances apparemment les plus défavorables, les peuples qui avaient bâti sur leur sol les constructions techniques les plus complexes trouvaient en eux-mêmes les moyens intellectuels et spirituels d'une reconstruction rapide demandant la mobilisation de moyens et d'énergies supérieurs à celle qu'exigerait le franchissement d'une étape décisive dans la croissance de bien des pays sous-développés. Certes, la persistance, parmi les ruines, d'infrastructures valables a parfois joué son rôle, mais l'élément décisif du « miracle » est le potentiel de *l'homme façonné par le milieu que ses ancêtres ont créé*. Avec une puissance accrue, l'homme d'aujourd'hui construit à son tour, par ses conquêtes techniques, le milieu de ceux qui lui succéderont et qui seront différents de lui.

L'histoire et la géographie sont deux moyens d'appréhension scientifique du même complexe de rapports. Mais l'une est analytique, critique. Elle cher-

che à atteindre la plénitude de la connaissance et de l'intelligence des faits du passé par la recherche de tous les documents accessibles. Ses incertitudes procèdent de la perte ou de l'insuffisance des documents ou des difficultés rencontrées pour en accorder les contributions. L'autre est à la fois analytique, critique et prospective, dans la mesure où elle cherche à définir, dans une situation présente, les différentes virtualités capables de promouvoir, à partir de cette situation présente la situation de l'avenir. Les contradictions du passé se sont exercées dans un certain sens. Les virtualités d'une époque ont engendré une forme d'évolution à l'exclusion des autres qui étaient originellement possibles, et il appartient à l'historien d'expliquer pourquoi avec les documents dont il dispose. Mais, aujourd'hui, on ne sait pas quelles seront les forces triomphantes de demain. L'analyse d'un présent qui porte déjà en lui l'avenir se doit de faire apparaître l'inéluctable, le possible sinon le probable, mais ni les rythmes ni les choix ne sont déterminables ni prévisibles. La marge d'inconnu pour l'historien et pour le géographe ne se situe pas dans les mêmes perspectives et n'a pas la même signification. Mais chacun se doit de ne rien négliger dans l'étude des processus qu'il examine pour en comprendre les termes et l'esprit.

Il ne nous appartient pas de prétendre faire une étude comparative de la méthode historique et de la méthode géographique, de la philosophie de l'histoire et de celle de la géographie, exercice d'école combien périlleux pour un géographe qui, bon gré mal gré, a cessé de pratiquer l'histoire depuis trop longtemps. On entendra ici le thème « géographie et histoire » sous forme de présentation des rapports organiques entre la recherche géographique et la connaissance de l'histoire.

Il sera question d'abord de tout ce qui peut différencier le processus de pensée des géographes par rapport à celui des historiens. Et l'on montrera comment, si l'on s'en tient à ces différences, la géographie aboutit à un bilan de nullité ou à une manière de suicide, tandis qu'elle retrouve son existence et sa raison d'être en associant à ce qui la différencie de l'histoire ce qui l'unit à elle et, par son intermédiaire, à l'ensemble des sciences humaines.

A la base de tout milieu se place la combinaison des éléments naturels ressortissant chacun à l'étude d'une des sciences de la nature, la physique (physique du globe, géophysique de l'atmosphère, météorologie), la chimie (spécialement la chimie minérale), physique et chimie étant parties intégrantes de la minéralogie, la géologie, la pédologie, la botanique, la biologie végétale et la biologie animale, qui sont tour à tour sciences de terrain et sciences de laboratoire. La géographie physique se présente comme science de synthèse, par rapport aux sciences physiques et naturelles. Elle s'applique à des « résultantes » de forces physiques d'essences différentes. Ces résultantes s'appellent relief, climat, mers, fleuves, végétation, faune. Les recherches portent alors le nom de géomorphologie, de climatologie, d'hydrologie marine ou continentale, de biogéographie. L'objet ne fait de doute pour personne. Le péril est dans le choix des méthodes destinées à l'atteindre. Péril, parce qu'il y a piège pour l'esprit.

L'objet de la géomorphologie comme thème d'analyse géographique est d'acquérir la connaissance du modelé à trois dimensions dans lequel les hommes ont à vivre et à circuler. Cette étude ne peut pas être statique, parce que, statique, elle serait un simple procès-verbal de fait s'interdisant toute perception des phénomènes créateurs, parce que, statique, elle escamoterait la prévision des processus pouvant détruire sous les yeux des hommes, et parfois à cause de leur intervention, les équilibres de formes qui constituent leur cadre de vie.

L'objet de la climatologie est l'analyse de ce secteur essentiel du conditionnement de l'existence humaine qu'est la combinaison aux termes sans cesse variables des températures, des vents, de l'humidité atmosphérique. Perçues directement par l'homme et conditions du succès ou de l'échec de ses initiatives agricoles, la fréquence ou l'amplitude des extrêmes qui déterminent les limites de possibilité de vie des espèces végétales et animales, les variations plus ou moins cycliques, qui périodiquement rapprochent les systèmes de culture et d'existence des limites critiques de température ou d'aridité, plus encore que les moyennes qui ne sont que données comparatives abstraites, sont préoccupations essentiellement géographiques. Le climat est l'ensemble des phénomènes caractérisant le contact de l'atmosphère et du relief, mais il est conditionné par des mécanismes complexes dont on a cru trouver la clef dans les perturbations des courants relativement simples de la haute atmosphère. Le désir de prévoir à court terme ou à moyen terme l'évolution du temps pour assurer la sécurité des transports aériens et maritimes a encouragé les recherches de météorologie dynamique.

Le géographe est sollicité de suivre le sillage de la météorologie, comme il est en proie à la séduction des processus d'explication géologique ou sédimentologique de l'évolution du relief.

Mais le rythme des phénomènes géologiques est un rythme qui s'exprime en modulations et en révolutions de centaines de millénaires ou de millions d'années. Les accidents tels qu'éboulements, glissements de terrain, tremblements de terre, éruptions volcaniques, grandes inondations accompagnées de changements de lits fluviaux, qui paraissent se placer à l'échelle humaine du temps, ne sont que de minuscules épiphénomènes pour la géologie. En s'engageant sur la voie de la recherche spécifiquement géologique, le géographe fait passer la géomorphologie de son domaine, qui est celui de la présentation du milieu de vie des hommes, dans celui des géologues, qui est celui de l'explication de phénomènes naturels à l'échelle de la vie de la planète dans sa galaxie ou dans l'univers cosmique. Comme le champ est vaste, il est conduit à la spécialisation. Il oublie vite la finalité première de ses recherches. Il étudie un sable pour lui-même, un processus pour lui-même, au mieux une évolution de complexe physique. Le rapport essentiel entre la présence de ce sable, les points d'aboutissement de ce processus, la nature de ce complexe et la condition humaine est oublié, négligé, et finalement méprisé. Le géographe est tombé dans le piège. Il s'est laissé aliéner sans avoir pour autant réussi sa mutation en naturaliste, car il restera toujours l'étranger pour les hommes qui ont choisi d'emblée comme thème d'étude les sciences de la terre.

De même, la climatologie n'a de sens géographique que si elle est étude des variations *in situ* des effets sur le milieu de vie quotidienne des hommes avec tout ce que cela comporte de nuances de caractère local à diverses échelles (climat local, microclimat). On se rend de plus en plus compte aujourd'hui des modifications généralement involontaires du climat local urbain par le choix et la disposition des types de construction, par les émissions de fumées et de vapeurs condensatrices de brouillards qui, à leur tour, fixent des résidus chimiques. C'est là domaine fondamental de climatologie. Il n'appartient pas au géographe de donner le départ aux avions, sa responsabilité n'est pas engagée dans la prévision des cyclones. Les savantes incursions dans le domaine des hypothèses météorologiques sur la mécanique des fluides sont une autre forme d'aliénation. Même si des hommes enfermés dans un microclimat artificiel de cabine d'avion ou de fusée cosmique traversent la stratosphère, leur prouesse technique n'annexe pas pour autant la stratosphère au milieu géographique. Si demain un équipage atteint la lune, la géographie, reniant son étymologie, prétendrait-elle s'annexer l'étude de la lune ? Même si le peuplement de la lune était possible, son étude ne serait pas du ressort de la géographie, parce que les rapports entre le milieu et les hommes seraient d'une tout autre nature que ceux qui relient les hommes à leur terre et c'est une autre science qu'il faudrait alors créer, qui n'aurait que de lointains rapports avec la géographie.

Il est non seulement légitime, mais nécessaire, de se tenir au courant des résultats acquis par les sciences naturelles dans la mesure où ils aident à comprendre comment s'est édifié le milieu naturel dans lequel vivent et agissent les hommes. Mais il est fatal pour la géographie ou pour un géographe d'endosser la blouse du naturaliste ou d'écouter le chant des sirènes de laboratoire. C'est un renoncement définitif à sa propre personnalité.

On entend souvent dire que, par rapport à la spécialisation des sciences de la nature, la géomorphologie, la climatologie sont déjà des synthèses, mais ce sont des synthèses partielles. Les hommes ne vivent pas dans un relief, ni dans un climat, ni en fonction du régime hydrologique de la rivière. Ils vivent à la fois dans un relief, sous un climat au bord du fleuve et en lisière de la forêt. Et dans leur vie quotidienne, *tout compte à la fois*. La seule synthèse proprement géographique en ce qui concerne le milieu physique est la *synthèse de tous les éléments naturels*.

Et l'originalité de la mesure géographique des faits est de mettre en lumière la relativité de l'influence exercée par le milieu sur la vie de groupe. Or, cette relativité est d'ordre historique, et c'est ici que s'articulent les deux secteurs hétérogènes de la connaissance géographique, celui qui obéit aux lois naturelles et celui qui est construction historique. « Parmi les énergies contenues dans le sol natal, une partie s'est oblitérée, pendant que d'autres ont été mises en évidence et que parfois même les conséquences en ont été outrées. Notre histoire obéit à une sorte de logique, qui insiste sur certaines aptitudes géographiques, qui subordonne les autres et les tient à l'arrière-plan... Nos générations auraient tort de se complaire au spectacle du passé au point d'oublier que dans nos montagnes, nos fleuves, nos mers, dans l'ensemble géo-

graphique qui se résume dans le mot France, bien des énergies attendent encore leur tour. <sup>(1)</sup>

L'action des hommes sur le milieu naturel peut paraître superficielle justement à l'échelle qui intéresse les sciences de la nature. Elle ne transforme pas profondément l'écorce terrestre. Elle ne modifie pas les lois d'évolution du relief ou de la circulation atmosphérique — tout au plus les rythmes d'écoulement des eaux fluviales, la circulation de l'air dans des espaces restreints « abrités ». Mais ce qui est beaucoup plus important, c'est l'aptitude des hommes à *s'affranchir* de certaines servitudes du milieu et à en infléchir des données inertes dans le sens d'une activité de service, en faisant pousser du grain ou vivre des vaches hollandaises là, à l'état de nature, il n'y avait que solitude piquetée de touffes de plantes épineuses dans les zones de marges arides, en éliminant des maladies qui dégradaient des collectivités entières, en créant un paysage rural ou un paysage urbain faits pour eux, suivant des conceptions utilitaires ou esthétiques qui oblitèrent le paysage naturel antérieur, en s'isolant du contexte climatique par l'habitation et le vêtement, en se libérant de l'isolement créé par l'obstacle naturel, océan, montagne, étendue désertique ou glacée, ou simplement par la distance, en acquérant les moyens techniques de franchissement à des vitesses croissantes de n'importe quelle fraction du globe. Non seulement les groupes humains sont capables de se libérer de la tutelle de ce qui était naguère considéré comme des fatalités naturelles, mais, par leurs acquisitions techniques, ils peuvent exploiter, transformer à leurs fins des éléments de ce milieu naturel. La mobilisation des diverses sources d'énergie, l'utilisation des minerais métalliques, dont la liste s'allonge de génération en génération en sont les expressions les plus aisément perceptibles.

Ces conquêtes ne sont pas simultanées et universelles. Certaines tribus vivent à l'échelle du kilomètre ; les Américains ou les Européens vivent à l'échelle de l'heure d'automobile, de train rapide ou d'avion. Et un des services que peut rendre la géographie aux autres sciences humaines est de leur rendre accessibles, par l'éventail de ses analyses comparatives et ses bilans différentiels cartographiques, toutes les nuances de la vie humaine dans des contextes techniques d'inégal développement, des différences proprement matérielles aux conséquences qu'elles entraînent sur la conscience, les concepts et les formes d'organisation. Suivant le degré d'affranchissement à l'égard des conditions naturelles, certaines initiatives dans le domaine de la guerre ou de la paix, dans celui de la production ou de l'organisation des Etats, sont possibles, d'autres vouées à l'échec. Il n'y a certes pas de constante en ce domaine et, comme en toutes choses, il serait impardonnable de transférer le modèle d'une situation présente sur l'image que l'on cherche à reconstituer de circonstances d'un passé vieux de plusieurs siècles. Il est important que l'attention soit attirée sur des types de rapports qui ont pu se répéter dans des milieux et des circonstances différents, mais à certains égards analogues.

Dans le présent — et pour ce qui concerne la démarche de pensée du géographe —, le fait essentiel est la constatation du conditionnement des collec-

---

(1) VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau géographique de la France*, p. 282-283.

tivités humaines à l'égard de leur milieu par les formes d'organisation sociales, économiques, politiques, par les croyances, les manières de penser et d'aborder les problèmes, la transmission par le milieu familial et l'éducation des moyens d'action intellectuelle. Or, toutes données qui commandent le deuxième terme du diptyque géographique : milieu naturel, action humaine, sont d'ordre historique. Comme les données qui composent le milieu naturel, elles sont objet de sciences spécialisées, les diverses sciences humaines : sociologie, ethnologie. Mais, dans la détermination de l'action des groupes humains en fonction de leurs milieux ou contre leurs milieux pour les asservir et les mieux exploiter toutes les données entrent en combinaison, et la résultante est précisément objet de l'*histoire*.

C'est assurément une erreur que de prétendre rechercher l'intelligence d'une situation actuelle par le seul recours et le direct recours aux sciences humaines du présent, les unes après les autres. Qu'est-ce qu'une situation économique, qu'est-ce qu'un rapport social, sinon l'aboutissement d'une évolution ? Et l'instant reste en grande partie inintelligible s'il est considéré hors de sa trajectoire dans le temps. Quand il s'agit d'aborder une société sans histoire, il est bien nécessaire de recourir aux ressources de l'ethnologie et de la sociologie des populations sous-développées. Pourtant, de nouvelles méthodes de recherche historique, procédant notamment de la fixation des traditions orales, permettent dans bien des cas de replacer les données d'observation actuelle dans une perspective-temps. Même là où on croyait ne pas trouver d'histoire, il s'en esquisse une, histoire, préhistoire ou protohistoire, peu importe, le processus de pensée est le même, il substitue la notion-ligne à la notion-point, la vue verticale à la vue horizontale des choses. A plus forte raison, dans les économies et les sociétés développées où le plan de l'actuel recoupe le faisceau entrecroisé des courbes exprimant l'évolution du social, de l'économique, du politique, se borner à examiner les points d'intersection serait un renoncement. La société d'aujourd'hui est le terme d'une évolution qui a pris naissance dans celle d'hier. Et comme il n'y a jamais substitution radicale, on ne comprend les contradictions de la société d'aujourd'hui qu'en considérant les multiples compromis entre les survivances du passé et les plus audacieuses des entreprises du présent. Leur situation actuelle, examinée dans un certain espace à la surface du globe, est un rapport de forces ; ces forces sont orientées les unes sur le plan horizontal du présent. Elles peuvent s'y ajouter, s'y contrarier ou s'y opposer ; les autres suivent les verticales de l'évolution de l'économie et de la société, de la politique, de l'éducation et de la culture.

Le géographe doit être parfaitement capable d'analyser un mécanisme économique et de comprendre ce qui, dans une société, exerce des pressions ou des résistances dans les différents sens. Mais chaque phénomène en soi est une curiosité scientifique, économique ou sociologique. Il ne devient géographique que dans la mesure où il entre dans le jeu de forces. Et à cet égard, la manière d'appréhender les faits est la même pour le géographe et pour l'historien. Seul le choix du moment dans l'évolution générale diffère. Un fait historique est à la fois économique, social, politique. Ce n'est que

par artifice d'expression qu'on le qualifie de social, d'économique ou de politique, tout en sachant parfaitement qu'un fait social a des conséquences économiques, politiques ou vice versa. Il n'y a donc pas de meilleure initiation à l'étude des multiples formes d'imbrications et de rapports de données qui, analytiquement, sont du ressort de diverses sciences humaines spécialisées, que celle de la formation historique qui habitue à les voir toutes converger en des formes de rencontre infiniment variées. C'est par l'histoire que le géographe doit normalement aborder la sociologie, l'économie et, d'une manière générale, toutes les sciences humaines qui lui permettront de mettre à leur place et de comprendre les divers processus actuels qui font l'objet de l'étude de ces sciences.

Mais une situation est faite d'états et de mouvements, et les états sont pour une part essentielle des *héritages*. Ces héritages, avec leur nœud de forces de développement et de forces d'inertie, donc leur contenu de mouvement en puissance, remontent à une période plus ou moins ancienne. Paris est une ville du XIX<sup>e</sup> siècle, moulée en partie sur une trame plus ancienne, et qui a enkysté des monuments construits depuis l'époque gallo-romaine ; les campagnes de l'Europe occidentale sont un héritage du Moyen Age. Il n'est pas possible de faire une description géographique valable, c'est-à-dire une description explicative donnant à chaque élément son poids relatif, qu'il s'agisse du prix du mètre carré de terrain dans certains quartiers de Paris depuis cent ans, facteur essentiel d'explication du paysage urbain actuel, ou du parcellement infinitésimal du terroir de la plaine alsacienne, sans recours à l'histoire. Par l'histoire, chaque donnée du présent prend corps et direction ; de fait d'observation brute, elle devient valeur, avec signification qualitative et potentielle. Des implantations d'habitat ou de cultures qui surprennent dans le cadre actuel de vie et d'exploitation trouvent parfois leur explication dans des événements ou des circonstances qui remontent à plusieurs siècles. Une même région, une même ville peut procéder d'apports et de combinaisons entre des héritages différents dont la source se place à des époques successives : l'exemple banal est celui du voisinage de développement, de technique et de construction des campagnes et des villes en Afrique du Nord.

La question, à vrai dire, n'est pas de savoir si le géographe doit être informé des antécédents historiques des situations qu'il a pour rôle d'inventorier, d'analyser, de considérer dans leurs rapports internes d'une manière synthétique, mais comment il peut s'en informer. Une première condition est la possession d'une culture historique suffisante pour éveiller et orienter sa *curiosité historique*. Un géographe qui n'aurait pas cette culture risquerait fort de passer à côté des explications historiques, de ne même pas se poser la question d'une cause historique à un état actuel. Et si, par chance, il en apercevait l'intérêt, il serait désarmé pour la moindre recherche bibliographique et pour l'intelligence des méthodes et des processus de pensée des historiens dont il devrait consulter les travaux. Il ne saurait être mis en doute que le géographe doit avoir une culture historique aussi étendue que possible.

Il est arrivé à mainte reprise que les sujets choisis pour des recherches historiques et des recherches géographiques ne coïncident pas, et que les tra-

vaux des historiens n'apportent pas de réponse aux curiosités historiques du géographe parce qu'ils se sont développés dans une autre direction que ces curiosités. Les géographes français ayant reçu une formation mixte d'historien et de géographe n'ont pas hésité à faire les recherches historiques qui leur paraissaient nécessaires. Les auteurs de la plupart des thèses de géographie régionale de la période qui sépare les deux guerres mondiales, à l'image de leurs devanciers et maîtres, Albert Demangeon et Raoul Blanchard, ont fait un travail d'historien pour replacer l'image qu'ils ont construite du présent à son terme chronologique. C'est naturellement pour les études de géographie rurale, comportant recherches relatives aux structures agraires et aux origines du peuplement et de l'habitat, que l'appel à l'histoire est le plus fréquent et que l'investigation remonte le plus loin dans le temps.

Mais n'y a-t-il pas là un autre piège pour le géographe ? Ne s'égare-t-il pas hors de son domaine et ne prend-il pas de sérieux risques ? Certains ne jouent-ils pas « aux archives » comme d'autres jouent « au laboratoire » ? La tentation est d'autant plus forte pour la génération, formée avant 1940 qu'elle a reçu, jusqu'à l'agrégation, une culture plus historique que géographique, mais le risque d'erreur méthodologique moins grand. N'a-t-on pas vu d'ailleurs, au sein de cette génération, des mutations de géographes en historiens ? Il est certain qu'une pareille conversion est beaucoup plus difficile et beaucoup plus scabreuse dans les conditions actuelles de formation des historiens et des géographes. Elle n'apporte d'ailleurs rien d'autre que la réadaptation des activités individuelles aux goûts individuels.

Quant aux incursions des géographes sur le terrain des historiens, elles sont peu souhaitables. Elles présentent des risques de perte de temps, d'information insuffisante par méconnaissance de certaines sources. Et il y a tout lieu de penser que le temps d'un géographe qui a choisi en connaissance de cause sa ligne de recherche est mieux employé à faire de la géographie qu'à se substituer aux historiens. Il est gênant assurément pour lui de devoir se passer d'une source d'explication, si le terrain historique n'a pas été défriché avant qu'il l'aborde par la voie géographique. Cela peut justifier quelques « sondages » historiques de sa part s'il en est capable, en aucun cas une étude historique à prétention exhaustive. Mais il est infiniment souhaitable que les programmes de recherches géographiques et historiques soient coordonnés. Des consultations périodiques sur le thème et les lieux de recherche intéressant à la fois géographes et historiens semblent s'imposer. Et des colloques où se confronteraient curiosités, méthodes et résultats seraient du plus haut intérêt scientifique. Ce n'est pas retourner en arrière que de réunir historiens et géographes pour coordonner la recherche, c'est au contraire mieux organiser pour les uns et les autres la marche en avant.

Pierre GEORGE,  
Professeur de géographie à la Sorbonne.